
Préface

Une réflexion critique sur la génétique et l'herméneutique



À l'aube du XXI^e siècle, les œuvres achevées ou inachevées de Balzac et Flaubert sont encore une mine inépuisable d'intérêts littéraires et intellectuels et se trouvent toujours au carrefour de réflexions critiques. Depuis les années 1970, les corpus balzacien et flaubertien, au-delà de la curiosité attisée par le thème romanesque du manuscrit retrouvé, se sont considérablement accrus de manuscrits et de variantes. D'un domaine vaste, mais peu exploré et souvent relégué à l'anecdotique, le dossier préparatoire se trouve alors promu au rang d'objet d'étude au point d'acquérir le statut d'*avant-texte* (terme proposé par Jean Bellemin-Noël en 1972). Ainsi s'impose le mot *génétique* pour désigner un ensemble de recherches susceptibles d'être caractérisé par leur objet et leur visée spécifiques. L'usage répandu du néologisme « génétique » constitue-t-il la marque de déplacements et de ruptures qui mènent sur un terrain tout autre que celui dont l'étude de « sources » avait défini les contours ? Dans la mesure où elle remet en question l'idée selon laquelle le texte de l'œuvre est un objet clos, on pourrait dire que la critique génétique marque dans l'histoire de l'étude littéraire le développement d'une conceptualisation dynamique en concentrant son intérêt sur les processus d'écriture.

Mais la critique génétique parvient-elle vraiment à faire se dérouler sous nos yeux le drame de l'écriture, tel que l'écrivain l'aura connu ? Ce serait une illusion positiviste, piège dans laquelle on risque toujours de tomber, car l'établissement de l'avant-texte depuis l'apparition des premiers projets jusqu'au texte imprimé est en fait orienté et informé par le texte achevé ou final. Le dossier manuscrit tel qu'il se présente est de l'ordre du *donné*. Pour être objet de la génétique, ces données doivent être reconstituées comme avant-textes. L'objet de la critique génétique est de l'ordre du *construit*. Déjà dans son article « Génétique et poétique » (*Littérature*, 28, décembre 1977), Raymonde Debray Genette reconnaît que « De la lecture d'un mot, jusqu'au classement des folios, cahiers et autres carnets, notre attention est sélective et nous avons en fait une certaine idée préconçue de ce que nous cherchons » (*ibid.*, p. 23). Elle se demandait judicieusement comment on peut se dispenser de passer de la notion de finitude à celle de finition, et plus encore à celle de finalité. Afin de se débarrasser du fétichisme du texte final, elle propose de penser la génétique en termes de différence au lieu de la penser en termes d'évolution ou de progrès, pour lui accorder un fonctionnement plus autonome, lui accorder sa propre poétique. Il s'agit d'« éviter le plus possible l'herméneutique », en essayant d'« analyser, de structurer, en l'ensemble des signifiants conservés » (*ibid.*, p. 23). En laissant sous les yeux du lecteur se produire, comme au spectacle, l'écriture dans son tâtonnement perpétuel, dans son devenir improbable, la critique génétique permet d'éclairer d'une nouvelle façon le processus de genèse. « Dé-finir le fini », tel était le défi lancé par la nouvelle discipline. Il fallait à cette date une audace dont on a tendance aujourd'hui à oublier l'ampleur : le sous-titre de cet article est *esquisse de méthode*. Or, en 1977, la génétique n'avait guère droit de cité dans l'enseignement universitaire ; *a fortiori* l'idée d'établir la coordination de la poétique et de la génétique pouvait paraître provocante, face à l'étude de « sources » et l'histoire littéraire fondées sur l'herméneutique qui s'attachait à saisir l'esprit créateur de l'auteur. On oppose alors la génétique à l'herméneutique qui se condamnerait pour sa part à méconnaître l'aventure imprévisible de l'écriture, soit à cause d'une précipitation dans l'interprétation, soit à cause d'une prévention due à l'autorité du texte final. L'herméneutique est censée réduire l'écriture au sens, toute contingence à la nécessité, en lui assignant une origine et une fin. « Le texte n'existe pas » (selon le titre de l'article publié en 1988 par Louis Hay) pourrait alors servir de devise

à la critique génétique. Dé-finir le fini, ce serait donc abolir toute hiérarchie entre le texte et l'avant-texte, de sorte que tout texte devient en quelque sorte un brouillon, en même temps que tout brouillon devient un texte. Dix-sept ans après, Raymonde Debray Genette souligne encore que l'analyse « doit s'interdire, du point de vue strictement génétique, d'anticiper dans ses conclusions momentanées sur une interprétation du texte achevé. Au reste, elle a déjà bien du grain à moudre en se contenant dans les limites qu'elle s'impose » (« Hapax et paradigmes. Aux frontières de la critique génétique », *Genesis*, 6, 1994, p. 81). Pourtant ce serait sans doute se méprendre sur le sens de cette interrogation que de n'y voir qu'une incitation à se libérer autant que possible de l'herméneutique.

La relecture de cet article fondateur de la critique génétique permet de cerner mieux le problème essentiel où l'on est encore enfermé : celui du rapport ambigu entre l'étude de la genèse et l'herméneutique. Force est de constater que la critique génétique ne parvient pas suffisamment, à ce jour, à préciser de quelle manière elle engage le pôle de l'interprétation. Certains généticiens comme Michel Contat ou Daniel Ferrer pensent que la génétique « se veut une discipline herméneutique prenant sa place dans la critique littéraire » (*Pourquoi la critique génétique ?*, CNRS Éditions, 1998, p. 8). S'inspirant du travail de Carlo Guinzburg, Daniel Ferrer considère que le généticien se trouve dans une situation analogue à celle où les chasseurs d'autrefois tentent de déchiffrer des traces muettes ; dans les deux cas, face à la singularité des indices, la connaissance est indirecte, indiciaire et conjecturale. La génétique relève alors de l'herméneutique qui porte sur les indices matériels que le chercheur essaie d'interpréter afin de reconstituer les processus d'écriture. Une distorsion semble s'affirmer aujourd'hui entre l'évolution de la critique génétique et son rapport avec l'herméneutique. Autrement dit, et telle est la question que ces remarques visent à introduire : la génétique parvient-elle à se débarrasser de l'herméneutique ? Ou bien un nouveau lien se renoue-t-il entre les deux disciplines apparemment antagonistes ? C'est autour de cette distorsion, et à partir de là, que le présent volume est organisé. *Balzac, Flaubert. La genèse de l'œuvre et la question de l'interprétation*. Par cet intitulé on vise deux aspects de l'objet globalement désigné par les noms de Balzac et Flaubert : un texte dans sa genèse scripturale et historique, et une sollicitation toujours actuelle pour l'interprétation, chez les spécialistes et bien au-delà.

Il convient de partir tout d'abord du fait que sans aucune « idée préconçue » personne ne peut aborder le texte, moins encore le dossier manuscrit. La lecture d'un texte n'est pas possible sans anticiper le sens du texte que sa poursuite rectifie constamment. Il n'y a de lecture que par des projections préalables qui sont sans cesse révisées au fur et à mesure du déroulement de la lecture. L'herméneutique de Gadamer apprend que loin de faire obstacle, l'anticipation est une structure préalable de la compréhension qui permet et guide notre lecture. Elle ne recouvre pas simplement le texte et l'avant-texte comme un voile, comme si l'on pouvait écarter cette épaisseur historique afin de retrouver l'écriture en soi. On ne prendra pour point de départ la projection de l'interprétation anticipée du texte final sur l'avant-texte que pour s'en dégager en projetant une nouvelle anticipation de sens. En ce sens il faudra se garder de confondre l'herméneutique et la téléologie qui sous-tend, elle, le fétichisme du texte final. Elles sont bien enchevêtrées mais distinctes, dans la mesure où l'herméneutique s'interroge sur la téléologie même au cours de la lecture de l'avant-texte jusqu'au point de la remettre en cause, car l'explication finaliste offre à l'interprète un réseau souvent trop limité de chemins. Mais il vaudrait mieux préciser de quelle « herméneutique » précisément il s'agit ici. On est malheureusement habitué, surtout en France, à reprocher à l'herméneutique de méconnaître le jeu et l'enjeu de l'écriture en s'attachant à mettre au jour un sens caché derrière le texte pour rejoindre la vie de l'esprit créateur. On aura à la fois raison et tort de la critiquer ainsi, car il ne s'agit en fait que de la « vieille » herméneutique restant prisonnière du positivisme qui s'interdit de réfléchir sur l'implication du sujet dans la construction de l'objet. Toute descriptive et objective qu'elle prétende être, l'étude de genèse (comme celle de l'histoire) ne peut échapper au contexte culturel du lecteur-chercheur, car toute recherche s'effectue à partir d'une situation déterminée, où se formule la question et se construit l'objet d'étude. D'ailleurs, faut-il ajouter immédiatement, l'interprétation intervient d'entrée de jeu pour un écrivain dans la création littéraire même, où elle est à l'œuvre comme élément essentiel. Tout récemment d'ailleurs, Paul Gifford se propose de considérer la génétique comme « une herméneutique de la création en acte » (*La*

Création en acte. Devenir de la critique génétique, Rodopi, 2007). Il s'agit alors de tenter de renouer un dialogue entre l'étude de genèse et celle de la réception et de penser autrement le rapport entre la génétique et l'herméneutique. La génétique herméneutique ne voit pas son accomplissement dans la vaine assurance d'un savoir démonstratif, mais plutôt dans un essai de dialogue sans cesse renouvelé, inspiré par la dualité irréductible du texte.

Les articles de ce volume ont été rédigés à partir de communications présentées lors du colloque international qui, organisé par l'équipe de Global COE, s'est tenu les 14–16 décembre 2007 à l'université de Nagoya. Le volume est composé de trois volets. Le premier réunit deux communications concernant la question théorique du rapport entre la génétique et l'herméneutique suivie de celle du rapport entre l'histoire littéraire et l'herméneutique. Le deuxième volet, qui se compose de quatre études, concerne Balzac et le troisième volet, qui se compose de huit études, relève de l'analyse du texte et l'avant-texte de Flaubert. Cependant on n'a pas réparti nettement l'ensemble des textes en trois groupes, car de nombreux thèmes ne cessent de se croiser au-delà de l'appartenance du texte à l'un des deux écrivains.

Je terminerai en remerciant tous ceux qui ont répondu à notre invitation en venant à notre université. Nos remerciements vont plus particulièrement, ainsi qu'aux participants japonais, à Eric Bordas, Philippe Dufour, Stéphane Vachon, Gisèle Séginger, Eric Le Calvez, qui nous ont fait partager le fruit de leur travail. Je dis enfin ma gratitude toute particulière à mes collègues Takayuki Kamada et Madame Claire Fauvergue qui ont voulu m'aider par leur compétence et leur amitié pour la préparation du colloque et de la publication de ce volume.

Nagoya, février 2009

Kazuhiro MATSUZAWA

Professeur à l'université de Nagoya

Sous-directeur du Global COE programme « Recherche et Enseignement sur l'Herméneutique de la Configuration Textuelle »